



PREMIER CHAPITRE: "AZAZEL" de Boris AKOUNINE

Auteur: Boris AKOUNINE
Traducteur: Odette CHEVALOT
Collection: Grands Détectives

Nbre Pages: 320
Prix: 7,30 € TTC

"Dans la Russie du XIXe siècle, les débuts prometteurs d'Eraste Fandorine, jeune et perspicace fonctionnaire de la police du Tsar."

Chapitre premier, où il est question d'une cynique extravagance

Le lundi 13 mai 1876, vers trois heures de l'après-midi, par une journée où la fraîcheur printanière se mêlait à une chaleur estivale, dans le jardin Alexandre, sous les yeux de nombreux témoins, eut lieu un événement aussi révoltant qu'insensé.

Le long des allées, au milieu des bosquets de lilas en fleur et des parterres de tulipes d'un rouge flamboyant, se promenait un public élégant - dames sous des ombrelles de dentelle (pour éviter les taches de rousseur), gouvernantes accompagnant des enfants en charmants costumes marins, jeunes gens à la mine lasse portant qui des redingotes de cheviotte à la dernière mode, qui des vestes courtes à la manière anglaise. Rien ne laissait présager quelque désagrément que ce fût, et dans l'air rempli des arômes du printemps dans sa maturité se répandaient à la fois un bien-être indolent et un doux ennui. Le soleil chauffait pour de bon, et les bancs situés à l'ombre étaient tous occupés.

Sur l'un d'eux, non loin de la Grotte, face à la grille derrière laquelle commençait la rue Néglinnaïa et d'où l'on apercevait le mur jaune du Manège, deux dames étaient assises. La première, toute jeune (peut-être bien une demoiselle et non une dame), lisait un livre relié en maroquin tout en jetant de temps à autre des regards autour d'elle avec une curiosité distraite. La seconde, beaucoup plus âgée, vêtue d'une solide robe de laine bleu marine et portant de confortables chaussures montantes à lacets, était

© Boris Akounine, 1998
© I. Zakharov, 1998

© Presses de la Cité, 2001, pour la traduction française

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite.

concentrée sur son tricot, quelque chose d'un rose criard, croisant ses aiguilles d'un mouvement rythmé. Cela, toutefois, ne l'empêchait pas de tourner la tête, parfois à droite, parfois à gauche, et son regard vif était à ce point pénétrant que rien d'un tant soit peu notable ne pouvait sans doute lui échapper.

Le jeune homme en étroits pantalons à carreaux, redingote négligemment ouverte sur un gilet blanc et chapeau melon retint immédiatement l'attention de la dame - il est vrai que sa façon d'avancer dans l'allée était fort étrange: tantôt il s'arrêtait, observant quelqu'un parmi les promeneurs, tantôt il faisait quelques pas brusques pour de nouveau s'immobiliser sur place. Soudain, l'inconstant personnage posa son regard sur nos dames et, comme mû par une subite résolution, il se dirigea vers elles à grands pas. Il s'arrêta devant leur banc, puis, s'adressant à la jeune demoiselle, il s'écria d'une ridicule voix de fausset:

- Madame! Quelqu'un vous a-t-il déjà dit que vous étiez d'une insoutenable beauté?

La demoiselle, qui était en effet prodigieusement belle, fixa l'insolent du regard, tandis que ses lèvres couleur de fraise restaient légèrement entrouvertes en une expression d'effroi. Même son accompagnatrice, pourtant d'âge mûr, ne put que rester bouche bée devant une impertinence aussi inouïe.

- J'ai succombé au premier regard! bouffonna l'inconnu, jeune homme au demeurant d'apparence tout à fait présentable (cheveux aux tempes taillés à la mode, front haut et pâle, yeux bruns brillant d'exaltation). Permettez-moi d'apposer sur votre front innocent un baiser fraternel, plus innocent encore.

Reprenant ses esprits, la dame au tricot intervint:

- Monsieur, mais fous êtes soûl! dit-elle, révélant un accent allemand caractéristique.

- Je suis exclusivement soûl d'amour, lui assura l'impudent jeune homme, avant d'implorer de la même voix anormalement stridente: Un baiser, un seul, ou je mets sur-le-champ fin à mes jours!

La demoiselle se pressa contre le dossier du banc, son ravissant minois tourné vers sa protectrice. Celle-ci, nonobstant tout ce que la situation avait d'alarmant, fit preuve d'une entière présence d'esprit:

- Partez d'ici immédiatement! Fous êtes fou! dit-elle en élevant la voix et en poussant en avant son tricot dont les aiguilles pointaient agressivement. Ch'appelle le serchent de fille!

C'est alors qu'eut lieu quelque chose de complètement incongru.

- Ah, c'est ainsi! On me repousse! hurla le jeune homme sur un ton de faux désespoir, se couvrant les yeux de la main dans un geste théâtral et tirant brusquement de sa poche intérieure un petit revolver à l'acier noir étincelant. A quoi bon vivre après cela? Un seul mot de votre bouche, et je vis! Un seul mot, et je tombe mort! lança-t-il à la demoiselle, elle-même plus morte que vive. Vous vous taisez? Alors adieu!

La vue de l'homme brandissant son arme ne pouvait manquer d'attirer l'attention des promeneurs. Parmi celles qui se trouvaient non loin, quelques personnes - une grosse dame tenant un éventail, un imposant monsieur arborant à son cou la croix de Sainte-

Anne, deux collégiennes semblablement vêtues de méchantes robes à pèlerine marron - se figèrent sur place, et, de l'autre côté de la grille, sur le trottoir, un étudiant s'arrêta. En un mot, on pouvait espérer qu'un terme rapide allait être mis à cette scène indécente.

Mais la suite se déroula si vite que personne n'eut le temps d'intervenir.

- A la grâce de Dieu! cria le jeune homme ivre (et peut-être fou).

Puis, sans que l'on sût pourquoi, il leva son revolver très haut au-dessus de sa tête, fit tourner le barillet et pressa le canon contre sa tempe.

- Clown! Espèce de pitre! maugréa la courageuse Allemande, montrant au passage une indéniable connaissance du russe parlé.

Déjà pâle, le visage du jeune homme vira au gris puis au vert. Il se mordit la lèvre inférieure et plissa les paupières. La demoiselle, à tout hasard, ferma les yeux à son tour. Et elle fit bien. Cela lui épargna une vision de cauchemar: en une fraction de seconde, en même temps qu'éclatait le coup de feu, la tête du suicidé se projeta violemment de côté, transpercée de part en part, et, d'un orifice situé juste au-dessus de l'oreille gauche, jaillit un filet de liquide rougeâtre.

Commença alors une scène indescriptible. L'Allemande lança autour d'elle des regards indignés, comme pour prendre chacun à témoin d'un scandale aussi indicible, puis elle se mit à glapir, joignant sa voix aux hurlements des deux collégiennes et de la grosse dame qui, depuis quelques secondes déjà, émettaient des cris perçants. La demoiselle gisait sans connaissance - après avoir à peine entrouvert les yeux, elle s'était lentement affaissée. Des gens accouraient de partout. A l'inverse, l'étudiant posté derrière la grille - une nature sensible - s'élança à travers la chaussée pour filer en direction de la rue Mokhovaïa.

Ksavéri Féofilaktovitch Grouchine, commissaire principal à la Direction de la police judiciaire, près le grand maître de la police de Moscou, poussa un soupir de soulagement et posa à sa gauche, sur la pile " vu ", le condensé des délits importants relevés au cours de la journée précédente. Durant les dernières vingt-quatre heures, à savoir la journée du 13 mai, rien de notable n'était survenu dans aucun des vingt-quatre secteurs de police de la ville, laquelle comptait pas moins de six cent mille âmes. Rien du moins qui nécessitât l'intervention de la police judiciaire. Un homicide consécutif à une rixe entre ouvriers d'atelier pris de boisson (le meurtrier avait été appréhendé sur place), deux cochers détroussés (que les commissariats de quartier s'en débrouillent), la disparition de sept mille huit cent cinquante-trois roubles et quarante-sept kopecks des caisses de la banque Russo-Asiatique (cela était directement du ressort d'Anton Sémionovitch, du département des délits commerciaux). Grâce à Dieu, on avait cessé d'adresser à la Direction toutes sortes d'informations insignifiantes concernant les vols à la tire, les bonnes qui se pendaient ou les nouveau-nés abandonnés - pour cela, il existait maintenant le Bulletin policier des événements urbains, qui était diffusé dans l'après-midi aux différents départements.

Ksavéri Féofilaktovitch eut un bâillement d'aise et, par-dessus son pince-nez d'écaille, il lança un coup d'oeil au jeune secrétaire, fonctionnaire de quatorzième classe, Eraste Péetrovitch Fandorine, qui, pour la troisième fois, recopiait le rapport hebdomadaire destiné à monsieur le grand maître de la police. Bah! pensa Grouchine, qu'il en profite tant qu'il est jeune pour apprendre le travail soigné, plus tard, il sera le premier à m'en remercier. Voyez-vous ça, maintenant c'est la nouvelle mode, gribouiller avec une plume d'acier, même pour s'adresser à la haute direction. Non, mon petit, toi, continue sans te presser, comme au bon vieux temps, au moyen d'une belle plume d'oie, avec tous les pleins et les déliés. Son Excellence en personne a grandi sous l'empereur Nicolas Pavlovitch, elle sait ce que signifient l'ordre et le respect de la hiérarchie.

Ksavéri Féofilaktovitch souhaitait sincèrement du bien au garçon ; il avait pour lui une compassion toute paternelle. Il faut dire que le destin s'était montré cruel envers le secrétaire frais émoulu. A l'âge de dix-neuf ans, il s'était retrouvé orphelin - il n'avait pour ainsi dire pas connu sa mère, et son père, une tête brûlée, avait investi sa fortune dans des projets oiseux, avant de tirer sa révérence. Il s'était enrichi dans la fièvre des chemins de fer et s'était ruiné dans la fièvre bancaire. Quand, l'année passée, les banques étaient tombées en déconfiture les unes après les autres, beaucoup de gens respectables avaient été réduits à la mendicité. Les titres les plus fiables s'étaient transformés en papier de chiffon, en rien. Et, presque aussitôt, monsieur Fandorine, lieutenant à la retraite, était décédé d'une embolie cérébrale, sans rien laisser d'autre à son fils que des reconnaissances de dettes. Le garçon aurait dû terminer le collège et entrer à l'université, au lieu de quoi il avait été prié de quitter le domicile familial et contraint de gagner son pain. Ksavéri Féofilaktovitch poussa un soupir désolé. L'orphelin avait aisément satisfait à l'examen de registrateur de collège, ce qui d'ailleurs n'était pas bien difficile pour ce jeune homme de bonne éducation, mais quel hasard avait bien pu l'amener dans la police? Il aurait pu servir tranquillement dans la statistique ou bien même le secteur judiciaire. Nous avons tous la tête remplie d'idées romantiques, nous rêvons tous d'attraper de mystérieux Cadoudals. Mais chez nous, mon cher, des Cadoudals, il n'y en a pas (Ksavéri Féofilaktovitch eut un hochement de tête réprobateur), nous usons plutôt nos fonds de culotte à écrire des procès-verbaux sur la façon dont le bourgeois Golopousov, en état d'ivresse, a occis à coups de hache son épouse légitime et ses trois enfants en bas âge.

Cela ferait bientôt trois semaines que le jeune monsieur Fandorine avait pris ses fonctions à la police judiciaire, mais Ksavéri Féofilaktovitch, limier expérimenté et rusé matois, avait déjà acquis la ferme conviction qu'il n'y avait pas grand-chose à attendre du garçon. Bien trop sensible, bien trop raffiné. Une fois, au cours de sa première semaine, Grouchine l'avait emmené sur les lieux d'un crime (c'était lorsqu'on avait égorgé Kroupnova, une femme de marchand). Fandorine avait regardé la morte, puis il était devenu tout vert et avait dû sortir en se tenant aux murs. Il fallait reconnaître que la vue de la femme n'était guère appétissante - gorge tranchée d'une oreille à

l'autre, langue pendante, yeux exorbités, tout cela, naturellement, au milieu d'une mare de sang. Résultat: Ksavéri Féofilaktovitch avait dû lui-même mener l'enquête et dresser le procès-verbal. A vrai dire, l'affaire s'était révélée assez simple. Le portier Kousykyne avait des petits yeux tellement fuyants que Ksavéri Féofilaktovitch avait immédiatement ordonné au sergent de ville d'attraper l'homme par le collet et de le flanquer au violon. Kousykyne était sous les verrous depuis deux semaines. Il niait, mais peu importait, il finirait par reconnaître les faits ; nul autre que lui n'avait intérêt à assassiner la marchande - en trente ans de service, le commissaire s'était forgé un flair infailible. Quant à Fandorine, il serait très utile dans un bureau. Il était consciencieux, écrivait sans fautes, connaissait les langues, était intelligent et d'un commerce agréable - pas comme ce fieffé ivrogne de Trofimov, passé le mois dernier de secrétaire à second assistant du commissaire de police de Khitrovka. Qu'il continue à se soûler là-bas et à répondre avec impertinence à ses chefs.

Grouchine se mit à tambouriner avec irritation sur la table recouverte du triste drap de l'administration, sortit sa montre du gousset de son gilet (oh, il restait encore pas mal de temps avant le déjeuner) puis, d'un geste résolu, tira vers lui le numéro du jour de La Gazette de Moscou.

- Eh bien, voyons ce qu'ils ont trouvé pour nous étonner aujourd'hui, prononça-t-il à haute voix, tandis que le jeune secrétaire s'empressait de reposer son exécration plume d'oie, sachant que son supérieur allait se mettre à lire les titres et toutes sortes d'autres choses, agrémentant sa lecture de commentaires - telle était l'habitude de Ksavéri Féofilaktovitch. Regardez un peu, Eraste Pétrovitch, en première page, à l'endroit le plus visible!

Corset américain dernier cri

" Lord Byron "

en baleine très solide,

pour les hommes désireux de paraître sveltes.

Taille fine et belle carrure!

" Et voyez-moi ces caractères! Hauts d'une archine! Et en dessous, en tout petit:

Le souverain part pour Ems

" Evidemment, le souverain n'est pas grand-chose comparé à " Lord Byron "!

Le grommèlement du brave Ksavéri Féofilaktovitch produisit sur le secrétaire un effet étonnant. Pour une raison connue de lui seul, il se troubla, ses joues s'empourprèrent, et ses longs cils de jeune fille frémirent comme s'il était pris en faute. Et puisque nous en sommes aux cils, il paraît opportun de décrire plus en détail l'apparence d'Eraste Pétrovitch, car il est destiné à jouer un rôle clé dans les événements aussi saisissants qu'effroyables qui vont bientôt suivre. C'était un gracieux jeune homme aux cheveux noirs (dont il était secrètement fier) et aux yeux bleus (hélas, il

eût été mieux qu'ils fussent également noirs), d'une taille respectable et à la peau très claire, si ce n'était cette maudite rougeur qui s'éternisait sur ses joues. Dévoilons au passage la raison du profond trouble qui avait saisi le registrateur de collège. Le fait est que, l'avant-veille, il avait dépensé le tiers de ses premiers émoluments mensuels à l'achat du corset dépeint de manière si alléchante. C'était le deuxième jour qu'il portait un " Lord Byron ", endurant d'atroces douleurs au nom de la beauté. Or, maintenant, il soupçonnait (sans aucun fondement) le perspicace Ksavéri Féofilaktovitch d'avoir deviné d'où venait le port de chevalier de son subordonné et d'avoir voulu se moquer de lui.

Mais le commissaire était déjà passé à autre chose.

Atrocités commises par les bachi-bouzouks
en Bulgarie

" Bon, cela n'est pas une lecture d'avant déjeuner...

Explosion à Ligovka

Notre correspondant à Saint-Pétersbourg nous informe qu'hier à 6 h 30, rue Znamenskaïa, dans l'immeuble de rapport du conseiller de commerce Vartanov, s'est produite une explosion qui a fait voler en éclats l'appartement du troisième étage. Arrivée sur les lieux, la police a découvert les restes d'un jeune homme défiguré au point d'être méconnaissable. L'appartement était loué par un certain monsieur P., professeur agrégé, dont tout porte à croire que c'est le corps qui a été découvert. A en juger par l'agencement des lieux, le logement abritait une sorte de laboratoire clandestin. Le conseiller d'Etat Brilling, chargé de l'enquête, suppose que dans l'appartement étaient fabriquées des machines infernales destinées à une organisation terroriste de nihilistes. L'enquête suit son cours.

" Mouais, Dieu soit loué, ici ce n'est pas Piter.

A en juger par l'éclat de ses yeux, le jeune Fandorine était sur ce dernier point d'un avis différent. Tout dans son attitude disait avec éloquence: au moins, dans la capitale, les gens ont de quoi s'occuper, ils traquent les poseurs de bombes au lieu de recopier dix fois les mêmes paperasses, dans lesquelles, au demeurant, il n'y a absolument rien d'intéressant.

- Bien, reprit Ksavéri Féofilaktovitch dans un froissement de journal, voyons ce que nous réserve la page locale.

Un premier esthernat à Moscou

La célèbre bienfaitrice anglaise, la baronne Esther, grâce à qui, dans différents pays, ont été ouvertes des institutions nommées " esthernats ", refuges modèles pour jeunes orphelins, a annoncé à notre correspondant que, dans notre ville aux coupoles dorées, un premier établissement de ce type venait enfin d'ouvrir ses portes. Lady Esther, dont l'activité en Russie date seulement d'un an et qui a déjà réussi à ouvrir un esthernat à

Pétersbourg, a décidé de combler à leur tour de ses bienfaits les orphelins de Moscou...
" M-m-m...

Sincère gratitude de tous les Moscovites... Où sont nos Owen et nos Esther?
" ... Parfait, grand bien leur fasse, à ces orphelins. Et ici, qu'avons-nous de beau?

Une cynique extravagance
" Hum, curieux.

Hier, au jardin Alexandre, a eu lieu un événement affligeant, tout à fait dans l'esprit des moeurs cyniques de la jeunesse d'aujourd'hui. Sous les yeux des promeneurs, un beau gaillard de vingt-trois ans, étudiant à l'université de Moscou, unique héritier d'une fortune considérable, a mis fin à ses jours d'un coup de revolver.
" Tiens donc!

Selon les témoins, avant d'accomplir ce geste insensé, N*** a fanfaronné devant le public en agitant son arme. Les témoins ont d'abord cru à une bravade d'homme ivre, mais, loin de plaisanter, N*** s'est tiré une balle dans la tête, dont il est mort sur le coup. Dans la poche du suicidé a été trouvé un billet au contenu d'un athéisme révoltant, d'où il ressort que le geste de N*** n'était pas le fait d'un accès de delirium tremens. Ainsi, l'épidémie actuelle de suicides gratuits, qui était jusque-là le fléau de la seule Pétersbourg, a gagné les murs de notre mère Moscou. O temps! O moeurs! Quel degré d'incroyance et de nihilisme a atteint notre jeunesse dorée pour aller jusqu'à faire de sa mort une bouffonnerie. Si telle est l'attitude de nos Brutus à l'égard de leur propre existence, faut-il s'étonner qu'ils fassent si peu de cas de la vie d'autres personnes ô combien plus estimables? Comme viennent à propos ces paroles de notre très estimé Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski, lorsqu'il dit dans son fascicule de mai du Journal d'un écrivain: " Vous qui êtes gentils, bons, honnêtes (il y a tout cela en vous!), où donc vous en allez-vous, pourquoi cette sombre, sourde tombe vous est-elle devenue si chère? Regardez, dans le ciel brille l'éclatant soleil du printemps, les arbres s'épanouissent, alors que vous êtes las avant d'avoir vécu. "

Emu aux larmes, Ksavéri Féofilaktovitch renifla et jeta un regard en biais à son jeune assistant, se demandant si celui-ci avait remarqué son trouble, puis il reprit sa lecture sur un ton sensiblement plus sec.

- Et ainsi de suite, et ainsi de suite. Mais les temps n'y sont pour rien, en vérité. Tout cela est vieux comme le monde! Des riches qui ne savent pas quoi faire de leur peau, on en a toujours eu en Russie. " La graisse leur monte à la tête ", comme on dit. Une fortune considérable? Qui cela peut-il bien être? Et ces fripouilles de commissaires d'arrondissements qui rapportent toutes sortes de détails sans intérêt mais qui omettent le plus important. Et maintenant, il n'y a plus qu'à attendre le Bulletin des événements urbains! Quoique l'affaire soit évidente ; il s'est tué sous les yeux de plusieurs

témoins... Mais tout de même, c'est curieux. Le jardin Alexandre, cela va dépendre de l'arrondissement de Gorodskaja, deuxième secteur. Tenez, Eraste Pétrovitch, comme ça, par amitié, faites donc un saut chez eux, rue Mokhovaïa. Dites que c'est à titre de contrôle ou autre chose de ce genre. Trouvez le moyen de savoir qui est ce N***. Et surtout, mon petit, recopiez sans faute le billet d'adieu. Dès ce soir, je le montrerai à mon Evdokia Andréievna, elle aime toutes ces choses qui vous chavirent l'âme. Et ne nous faites pas languir, revenez vite.

Les dernières paroles avaient été prononcées alors que le registrateur de collège avait déjà le dos tourné, tellement pressé de quitter sa sinistre table recouverte d'une toile cirée qu'il faillit en oublier sa casquette.

Au commissariat de quartier, on conduisit le jeune fonctionnaire de la police judiciaire auprès du commissaire en personne, mais celui-ci, voyant qu'on ne lui avait pas envoyé Dieu sait quel gros poisson, décida de ne pas perdre son temps en explications et appela son assistant.

- Voilà, je vous confie à Ivan Prokofievitch, dit aimablement le commissaire (pour être du menu fretin, le garçon n'en venait pas moins de la Direction). Il va tout vous montrer et tout vous raconter. C'est justement lui qui hier est allé à l'appartement du défunt. Et mes humbles respects à Ksavéri Féofilaktovitch.

On fit asseoir Fandorine derrière un haut pupitre, puis on lui apporta le maigre dossier d'enquête. Eraste Pétrovitch en lut l'intitulé:

ENQUETE relative au suicide

du citoyen notable héréditaire Piotr Alexandrovitch KOKORINE, 23 ans, étudiant à la faculté de droit de l'université impériale de Moscou.

Ouverte le 13 du mois de mai de l'année 1876

Fermée le... du mois de... de l'année 18..

Et, les doigts tremblant d'une impatience fébrile, il dénoua les cordons de ficelle.

- Le père du suicidé, Alexandre Artamonovitch Kokorine, expliqua Ivan Prokofievitch, un grand échalas à la figure chiffonnée comme si une vache l'avait ruminée, était un homme extrêmement riche. Un industriel. Voilà trois ans qu'il est décédé. Il a tout légué à son fils. On peut dire qu'il avait la belle vie, l'étudiant. On se demande ce qu'il faut de plus aux gens?

Eraste Pétrovitch acquiesça d'un signe de tête, faute de savoir que répondre, et se plongea dans la lecture des témoignages. Les procès-verbaux étaient nombreux, une dizaine, le plus détaillé étant celui établi d'après les dires de la fille d'un conseiller privé actuel, Elisabeth von Evert-Kolokol'tseva, dix-sept ans, et ceux de sa gouvernante, la demoiselle Emma Pful, quarante-huit ans, avec lesquelles le suicidé avait discuté dans les instants précédant le coup de feu. Toutefois, Eraste Pétrovitch ne tira des procès-verbaux aucune information autre que celles déjà connues du lecteur - tous les

témoins répétaient plus ou moins la même chose, ne se différenciant les uns des autres que par leur degré de perspicacité: les uns disaient que l'apparence du jeune homme avait immédiatement éveillé en eux un funeste pressentiment (" Sitôt que j'ai vu ses yeux déments, tout en moi s'est glacé d'effroi ", témoignait l'épouse d'un conseiller titulaire, madame Khokhriakova, avant de déclarer un peu plus loin qu'elle n'avait vu le jeune homme que de dos) ; d'autres, à l'inverse, évoquaient un coup de tonnerre dans un ciel serein.

Le dernier document du dossier était le billet froissé - quelques lignes sur un papier bleu ciel orné d'un monogramme. Eraste Pétrovitch se mit à dévorer des yeux les lignes irrégulières (sans doute le fruit d'une profonde émotion).

Messieurs, à vous qui me survivrez!

Si vous lisez cette lettre, cela signifie que je vous ai déjà quittés et que je connais le secret de la mort, qui vous est inaccessible. Je suis libre, tandis que vous devez continuer de vivre et d'endurer bien des tourments. Je fais cependant le pari que là où je suis et d'où, comme disait le prince de Danemark, aucun voyageur n'est encore jamais revenu, il n'y a rien, absolument rien. Que celui qui n'est pas d'accord avec moi vienne vérifier, il est le bienvenu. D'ailleurs, je me soucie de vous comme d'une guigne, j'écris ce message afin que ne germe pas dans votre esprit l'idée que j'aurais pu attenter à ma vie pour quelque lamentable niaiserie. Votre monde me dégoûte et, à vrai dire, cette raison est amplement suffisante. Quant au fait que je ne sois pas un gremlin fini, le buvard de cuir l'atteste.

Piotr Kokorine

Non, il n'y a guère d'émotion là-dedans, telle fut la première pensée qui vint à Eraste Pétrovitch.

- Que veut-il dire à propos du buvard? interrogea-t-il.

L'assistant du commissaire haussa les épaules:

- Il n'avait aucun buvard sur lui. Que voulez-vous, l'homme n'était plus lui-même. Peut-être s'apprêtait-il à faire quelque chose mais aura-t-il oublié ou changé d'avis. A l'évidence, le monsieur était un écervelé. Vous avez lu la façon dont il a fait tourner le barillet? A propos de barillet, des six alvéoles, une seule contenait une balle. Pour ma part, je suis d'avis qu'il n'avait pas du tout l'intention de se tuer, mais qu'il voulait se donner des frissons, aiguïser ses sensations, si l'on peut dire. Pour, après, apprécier encore mieux la bonne chère et faire la noce avec encore plus de piquant.

- Une seule balle sur six? C'est vraiment ce qui s'appelle manquer de chance, compatit Eraste Pétrovitch, que le buvard de cuir continuait de tracasser. Où habite-t-il? Ou, plutôt, habitait-il...

- Un appartement de huit pièces ultrachic dans un nouvel immeuble de la rue Ostojenka, se mit à expliquer Ivan Prokofiévitich, enchanté de partager ses impressions. Il avait hérité de son père une demeure familiale à Zamoskvoretchié, une pro-

priété avec les dépendances, mais il n'a pas voulu y vivre et a préféré s'installer à l'écart de la corporation des marchands.

- Et alors, là-bas non plus on n'a pas trouvé de buvard?

- Pourquoi, selon vous nous aurions dû procéder à une perquisition? Mais comme je vous le disais, c'est un appartement tel qu'il est risqué de laisser des agents se promener d'une pièce à l'autre - mieux vaut ne pas tenter le diable. Et d'ailleurs à quoi bon? Egor Nikiforitch, le juge d'instruction du parquet d'arrondissement, a laissé un quart d'heure au valet de chambre du défunt pour plier bagages - et encore, sous la surveillance d'un sergent de ville, pour qu'il n'aille surtout pas chiper quelque chose à son patron - et il m'a ordonné d'apposer un scellé sur la porte. Jusqu'à la notification de la liste des héritiers.

- Et qui sont les héritiers? s'enquit Eraste Pétrovitch.

- Là est le hic. Le valet de chambre dit que Kokorine n'avait ni frères ni soeurs. Il a bien de lointains cousins, mais il ne les a jamais laissés franchir le seuil de sa porte. Alors, à qui va revenir la grosse galette? demanda Ivan Prokofiévitich avec un soupir d'envie. C'est terrible rien que d'y penser... Mais cela ne nous regarde pas. L'avocat ou les exécuteurs testamentaires ne vont pas se manifester immédiatement. Il n'y a pas encore vingt-quatre heures que le drame a eu lieu. En attendant, le corps est chez nous, dans la glacière. Peut-être que demain Egor Nikiforitch déclarera l'affaire close. Alors tout se précipitera.

- Mais tout de même, c'est étrange, fit remarquer le jeune secrétaire en plissant le front. Si, dans la lettre qu'il écrit avant de mourir, un homme parle d'un buvard, il doit sûrement avoir une raison. Quant au " gremlin fini ", je ne comprends pas bien. Et s'il y avait quelque chose d'important dans ce buvard? Vous, je ne sais pas, mais moi j'aurais à tout prix fouillé l'appartement. J'ai l'impression que ce billet n'a été écrit que pour attirer l'attention sur ce buvard. Il y a un mystère dans tout cela, croyez-moi.

Eraste Pétrovitch rougit, craignant que sa façon de parler de mystère ait pu paraître enfantine, mais l'assistant du commissaire ne perçut rien d'étrange dans sa réflexion.

- Il est vrai qu'il aurait au moins fallu examiner les papiers du bureau, reconnut-il. Mais Egor Nikiforitch est éternellement pressé. Il a une famille nombreuse - huit personnes avec lui -, si bien qu'il a tendance à bâcler les enquêtes pour filer plus vite à la maison. Il est vieux, il ne lui reste plus qu'un an avant la retraite, que voulez-vous... Mais voilà ce que je vous propose, monsieur Fandorine. Que diriez-vous d'y faire un saut nous-mêmes? Nous pourrions tout examiner ensemble. Quant au scellé, j'en reposerai un autre après, ce n'est pas une bien grande affaire. Egor Nikiforitch ne m'en voudra pas. Au contraire, il me remerciera qu'on ne l'ait pas dérangé une fois de trop. Je lui dirai qu'il y avait une demande de la Direction, d'accord?

Eraste Pétrovitch eut l'impression que l'assistant du commissaire avait tout simplement envie de regarder d'un peu plus près l'appartement " ultrachic ", et pour ce qui était de poser un nouveau scellé, manifestement, il y avait aussi quelque chose qui clochait, mais la tentation était vraiment trop grande. Tout cela avait effectivement un

parfum de mystère.

L'agencement de l'appartement de feu Piotr Kokorine (l'étage d'honneur d'un riche immeuble de rapport, non loin des portes de Pretchistenki) n'impressionna guère Fandorine - à l'époque de la fulgurante fortune de son père, il ne vivait pas moins bien dans leur somptueuse demeure. Pour cette raison, le registrateur de collègue ne s'attarda pas dans l'entrée de marbre avec son miroir vénitien de trois archines de haut et ses moulures dorées au plafond. Il passa directement dans le salon - vaste, pourvu de six fenêtres, meublé dans le style russe le plus moderne: coffres décorés de motifs peints, murs lambrissés de chêne sculpté, élégant poêle de faïence.

- C'est bien ce que je vous disais, on vivait dans le bon ton, lui murmura dans la nuque son accompagnateur, sans qu'on sût ce qui l'obligeait à parler si bas.

Pour l'heure, Eraste Pétrovitch ressemblait étonnamment à un jeune setter lâché pour la première fois dans la forêt et grisé par l'odeur ô combien alléchante du gibier tout proche. Tournant la tête à droite et à gauche, il demanda, certain de la réponse:

- Là, cette porte, c'est le cabinet de travail?

- Très exactement.

- Allons-y!

Il ne fut pas nécessaire de chercher longtemps le buvard de cuir: il trônait au milieu d'un bureau massif, entre un nécessaire d'écriture en malachite et un coquillage de nacre faisant office de cendrier. Mais, avant que ses mains impatientes aient effleuré le cuir brun et crissant, le regard de Fandorine tomba sur une photographie ornée d'un cadre d'argent, posée en évidence sur le bureau. Elle représentait un visage à ce point remarquable qu'Eraste Pétrovitch en oublia le buvard: se tenant de profil, une Cléopâtre à la somptueuse chevelure et aux immenses yeux d'un noir mat le regardait. Elle avait un long cou à la courbure fière et une esquisse de cruauté dans la ligne de sa bouche capricieuse. Mais, plus que tout, le registrateur de collègue fut ensorcelé par son expression d'autorité calme et assurée, tellement inattendue sur le visage d'une jeune fille (pour quelque raison personnelle, Fandorine voulut absolument qu'il s'agît d'une demoiselle plutôt que d'une dame).

- Ravissante, dit en sifflant Ivan Prokofievitch. Qui est-elle donc? Permettez...

Et, sans la moindre hésitation, de sa main sacrilège, il retira le portrait enchanteur de son cadre et le retourna. Là, d'une écriture ample et penchée, était écrit:

A Pierre K.

Et Pierre sortit et pleura amèrement. Si vous aimez, ne vous reniez pas!

A. B.

- Si elle le compare à l'apôtre Pierre, c'est sans doute qu'elle se prend pour Jésus? Quelle prétention! s'exclama l'assistant du commissaire avec un reniflement méprisant. Ne serait-ce pas pour cette personne que notre étudiant a voulu en finir avec la vie, hein? Tiens, voilà le buvard, nous ne serons pas venus pour rien.

Ouvrant le sous-main de cuir, Ivan Prokofievitch en sortit une unique feuille du papier bleu qu'Eraste Pétrovitch reconnut aussitôt. Cette fois, cependant, en dessous du texte, figuraient le cachet d'un notaire et plusieurs signatures.

- Parfait, dit le policier avec un hochement de tête satisfait. Nous avons mis la main sur le testament. Tiens... curieux.

Il parcourut le document en une minute, qui sembla une éternité à Eraste Pétrovitch. Mais ce dernier jugeait indigne de lui de lire par-dessus l'épaule de son compagnon.

- Ça, c'est la meilleure! Il est joli, le cadeau aux cousins! s'exclama Ivan Prokofievitch avec une acrimonie hors de propos. Sacré Kokorine, il les a bien tous roulés. C'est bien d'un Russe! Seulement, dans un sens, c'est antipatriotique. Maintenant, on comprend l'allusion au " gredin fini ".

L'impatience lui faisant perdre tout sens des convenances et de la hiérarchie, Eraste Pétrovitch arracha la feuille des mains de son supérieur en grade et lut ce qui suit:

Testament

Je soussigné, Piotr Alexandrovitch Kokorine, me trouvant en pleine possession de mes facultés mentales et en présence des témoins ci-dessous, fais connaître par le présent document mes dernières volontés quant aux biens qui m'appartiennent.

Je lègue la totalité de mes biens réalisés, dont la liste complète est déposée entre les mains de mon fondé de pouvoir Sémion Efimovitch Bérenzone, à la baronne Margaret Esther, citoyenne britannique, pour qu'elle use de l'intégralité de ces fonds à son entière convenance, pour les besoins de l'éducation et de l'instruction des orphelins. Je suis convaincu que madame Esther disposera de ces moyens financiers de manière plus judicieuse et plus honnête que les gros bonnets qui gèrent nos œuvres de charité.

Ce testament est le dernier en date, et il est définitif. Il a force de loi et remplace mon précédent testament.

Je nomme mes exécuteurs testamentaires? l'avocat Sémion Efimovitch Bérenzone et l'étudiant de l'université de Moscou Nikolaï Stépanovitch Akhtyrtsev.

Le présent testament est établi en deux exemplaires, dont un demeure en ma possession, et le second est déposé à l'étude de maître Bérenzone.

Moscou, le 12 mai 1876

Piotr Kokorine